EPISTEME
Revue du Centre Jean Piaget
Journal of the Jean Piaget Center

ARTICLE ACADEMIQUE

De l'épistémologie aux pratiques de recherche

L'empreinte piagétienne dans la recherche en sciences de gestion

Catherine Thomas[1], Marie-José Avenier[2]

[1] Professeure, Université Côte d'Azur, CNRS, GREDEG, France
[2] Directrice de recherche CNRS honoraire, France
Correspondance : Catherine.THOMAS@univ-cotedazur.fr
ORCID : Catherine Thomas, https://orcid.org/0000-0001-5898-1479

Résumé

Afin d'examiner la portée de l'héritage piagétien dans les pratiques de recherche en sciences de gestion, cet article propose d'abord de clarifier en quoi cette perspective permet de dépasser l'erreur épistémique (epistemic fallacy), entendue comme le rabattement des questions relatives à ce qui existe sur celles relatives à ce que nous pouvons en connaître. En distinguant sans les dissocier les dimensions ontologique et épistémique, l'épistémologie génétique de Piaget offre un cadre permettant de penser conjointement le caractère construit de la connaissance et l'existence d'un réel qui ne se réduit ni à sa manifestation empirique observable, ni aux significations à travers lesquelles il est appréhendé.

L'article présente ensuite deux cadres contemporains qui prolongent ou déplacent cet héritage — le constructivisme pragmatique et le réalisme critique — en mettant en lumière, pour chacun, leurs fondements théoriques, leurs liens avec la pensée piagétienne et leurs conséquences méthodologiques pour la recherche. Le constructivisme pragmatique met l'accent sur la viabilité opératoire des modèles dans l'action, tandis que le réalisme critique fonde la scientificité sur l'identification rétroductive de mécanismes générateurs dans des systèmes ouverts. L'ensemble conduit à une relecture des critères de validité et à une légitimation renouvelée des méthodes de recherche qualitatives, notamment de l'étude de cas, comme dispositifs scientifiques complets en sciences de gestion.

Mots-clés

Sciences de gestion ; héritage piagétien ; erreur épistémique ; constructivisme pragmatique ; réalisme critique ; méthodologies de recherche

TYPE D'ARTICLE
Article académique

REÇU
09-07-2026

ACCEPTÉ
28-09-2026

DOI
https://doi.org/10.5077/journals/epia.2026.e2569

LICENCE
CC BY-NC 4.0

VOLUME / NUMÉRO
Vol. 1, n° 1 (2026)

Introduction

L'idée selon laquelle la réflexion épistémologique constituerait une préoccupation récente en sciences de gestion résulte d'une reconstruction historiographique simplifiée. Les cadres aujourd'hui désignés comme constructivistes et interprétativistes s'inscrivent en réalité dans une trajectoire intellectuelle longue dont les racines philosophiques précèdent largement leur formalisation terminologique au XXe siècle. Leur émergence dans le champ ne correspond pas à une rupture tardive, mais à un processus progressif d'appropriation théorique déjà perceptible dans les travaux fondateurs des *organization studies*, depuis les analyses de Lewin (1946) sur la recherche-action et celles de Simon (1996) sur les sciences de l'artificiel jusqu'aux formulations explicites des années 1980 affirmant le caractère construit de la connaissance en sciences de gestion. À partir des années 1990, ces orientations se stabilisent dans un pluralisme paradigmatique reconnu, où les cadres épistémologiques constructivistes, interprétativistes, réalistes critiques et positivistes coexistent et redéfinissent les critères de scientificité du champ.

Dans ce paysage, la tradition francophone se singularise par la précocité de sa réflexion épistémologique. L'ouvrage dirigé par Martinet (1990) constitue à cet égard un jalon structurant, notamment par l'introduction explicite du constructivisme dans la discipline via les travaux de Le Moigne, inscrits dans la filiation piagétienne. Cette contribution participe d'un mouvement visant à affirmer l'autonomie épistémologique des sciences de gestion en soulignant la spécificité de leurs objets d'étude et de leurs modes de connaissance, et atteste que la question des fondements de la connaissance constitue depuis plusieurs décennies un axe central du développement théorique du champ.

Les débats contemporains confirment d'ailleurs que cette interrogation demeure structurante. L'essor du réalisme critique en sciences de gestion témoigne d'une tentative de dépassement de l'opposition classique entre positivisme et interprétativisme par la distinction explicite des plans ontologique et épistémique et par la recherche d'un cadre capable d'articuler explication causale, contextualisation et pluralisme méthodologique. L'évolution du champ suggère ainsi que les développements théoriques en sciences de gestion sont indissociables de ceux de leurs cadres épistémologiques, lesquels ne constituent pas un arrière-plan abstrait mais un principe organisateur des objets d'étude, des méthodes et des critères de validité de la recherche et des connaissances produites.

Toutefois, la reconnaissance d'un pluralisme paradigmatique ne suffit pas à dissiper les tensions théoriques. Au contraire, la coexistence de cadres hétérogènes rend plus saillantes les divergences relatives à la nature du réel et de la connaissance ainsi qu'aux critères de validité des connaissances produites. Ces tensions renvoient, de manière explicite ou implicite, à ce que la philosophie des sciences désigne comme l'erreur épistémique (*epistemic fallacy*), consistant à réduire la question de ce qui est à celle de ce que nous pouvons connaître.

Dans ce contexte, revisiter certaines traditions théoriques fondatrices — en particulier l'épistémologie génétique de Piaget — permet non seulement d'éclairer ces débats, mais aussi d'en reconfigurer les termes. Il nous semble en effet que l'épistémologie piagétienne fournit une matrice conceptuelle permettant de dépasser l'erreur épistémique en distinguant, sans les dissocier, les dimensions ontologique et épistémique. Elle permet ainsi de penser conjointement le caractère construit de la connaissance et l'existence d'un réel qui ne saurait être ramené ni à ses seules manifestations empiriquement observables, ni aux significations à travers lesquelles il est appréhendé. À ce titre, elle offre un point d'appui original pour éclairer les trajectoires contemporaines du constructivisme pragmatique et du réalisme critique.

Afin d'examiner la portée de l'héritage piagétien pour l'épistémologie des sciences de gestion et les pratiques de recherche dans ce domaine, cet article propose d'abord de clarifier en quoi cette perspective permet de dépasser l'erreur épistémique, avant de présenter deux cadres contemporains qui en prolongent ou en déplacent les implications — le constructivisme pragmatique et le réalisme critique — en mettant en lumière, pour chacun, leurs fondements théoriques, leurs liens avec la pensée piagétienne et

leurs conséquences méthodologiques pour la recherche.

1. L'héritage piagétien : dépasser l'erreur épistémique en sciences de gestion

1.1. Coexistence de plusieurs paradigmes épistémologiques en Sciences de Gestion

De nombreux chercheurs en Sciences de Gestion et plus particulièrement ceux s'inscrivant dans la tradition constructiviste (par exemple, Avenier, 2009 ; Parmentier-Cajaiba, 2010 ; Albert & Couture, 2013) définissent l'épistémologie, en se référant aux travaux de Piaget (1967a), comme « l'étude de la constitution des connaissances valables » ; un cadre épistémologique représente alors une conception de la connaissance reposant sur un ensemble d'hypothèses fondatrices mutuellement cohérentes relatives aux phénomènes auxquels l'épistémologie s'intéresse. Ces hypothèses portent ainsi sur l'origine et la nature de la connaissance (hypothèses épistémiques), sur la manière dont elle est élaborée (hypothèses méthodologiques) et sur la manière dont elle est justifiée.

La plupart des cadres épistémologiques reposent également sur des hypothèses fondatrices concernant ce qui existe (hypothèses ontologiques). Les modes de justification des connaissances produites dépendent des cadres épistémologiques dans lesquels ces connaissances sont produites, et sont directement associées aux hypothèses épistémiques (Klein & Myers, 1999 ; Sandberg, 2005 ; Boisot & McKelvey, 2010). Elles précisent le statut de la connaissance et l'objectif de sa production.

À ce jour, il n'existe pas de consensus général parmi les chercheurs quant à la manière de classer les cadres épistémologiques fréquemment mobilisés dans les recherches contemporaines en sciences de gestion. Une classification traditionnelle repose sur une partition dualiste entre positivisme et antipositivisme (Wicks & Freeman, 1998), ou entre positivisme et interprétativisme (Weber, 2004 ; Goldkuhl, 2012). D'autres classifications distinguent les cadres épistémologiques fondationnalistes, quasi-fondationnalistes et non fondationnalistes (Amis & Silk, 2008). Van de Ven (2007), introduit le réalisme distinguant en outre deux traditions au sein du réalisme : le réalisme scientifique et le réalisme critique.

Dans ce contexte d'absence de consensus, il existe néanmoins plusieurs cadres épistémologiques reposant sur des hypothèses fondatrices explicitement formulées, cohérentes entre elles et partagées au sein de diverses communautés de chercheurs contemporains. Ces cadres épistémologiques sont ceux du (post)-positivisme, du réalisme critique, du constructivisme pragmatique et de l'interprétativisme.

Les travaux d'Avenier et Thomas (2015), permettent de proposer une présentation synthétique des hypothèses épistémiques et ontologiques de ces quatre cadres épistémologiques :

Tableau 1. Hypothèses fondatrices des principaux cadres épistémologiques

	Post-positivisme	Réalisme critique	Constructivisme pragmatique	Interprétativisme
Hypothèses ontologiques	**Réalisme** : le réel existe indépendamment de l'attention humaine. Existence d'un « réel en soi » unique et stable.	**Réalisme** : le réel est indépendant de la connaissance et structuré en trois domaines imbriqués : réel profond (mécanismes générateurs), réel actualisé (événements), et réel empirique (événements vécus). Le réel exerce une résistance aux actions humaines.	**Aucune hypothèse** fondatrice sur la nature de ce qui résiste à l'action humaine. Ce qui résiste peut exister indépendamment, mais cela n'est ni affirmé ni nié.	**Relativisme** : réels multiples, socialement construits. Les significations partagées constituent la réalité intersubjective.
Hypothèses épistémiques	**Réalisme** épistémique : le réel est connaissable, bien que de manière faillible.	**Relativisme** épistémique sans relativisme du jugement. Le réel n'est pas observable directement ; les événements le sont. Les théories visent l'identification de mécanismes explicatifs.	**Relativisme** épistémique sans relativisme du jugement : la connaissance résulte d'un entrelacement indissociable entre expérience du chercheur et situation étudiée. Validité fondée sur la viabilité pour l'action.	**Relativisme** épistémique : les faits émergent de l'interaction chercheur–participants. L'expérience vécue est connaissable ; l'intentionnalité est constitutive du sens.

Tableau 2. Implications méthodologiques des principaux cadres épistémologiques

	Post-positivisme	Réalisme critique	Constructivisme pragmatique	Interprétativisme
Finalité de la recherche	Identifier des régularités générales et tester des hypothèses les concernant.	Identifier des mécanismes générateurs et les conditions de leur activation.	Produire des modèles opératoires pour comprendre et agir dans des situations.	Comprendre les significations vécues et les processus de construction de sens des acteurs.
Forme des connaissances	Explication des régularités par relations causales probabilistes.	Explication causale profonde : mécanismes + conditions contingentes.	Modélisation intelligible de l'expérience active en contexte.	Interprétations : donner du sens aux pratiques et situations.
Rôle de la théorie	Cadre pour formuler et tester des hypothèses.	Outil pour formuler des conjectures sur des mécanismes sous-jacents.	Instrument cognitif pour organiser l'expérience et guider l'action.	Ressource interprétative pour éclairer les significations locales.
Logique de raisonnement dominante	Déduction + induction.	Abduction explicative.	Abduction + assimilation conceptuelle.	Induction interprétative / herméneutique.
Généralisation	Généralisation statistique ou analytique.	Généralisation conceptuelle par abstraction des mécanismes.	Généricisation conceptuelle par décontextualisation.	Transférabilité des compréhensions à des contextes analogues.
Critère principal de validité	Fiabilité, validité interne/externe, réplication.	Pouvoir explicatif des mécanismes identifiés.	Viabilité et adéquation fonctionnelle pour l'action.	Crédibilité interprétative et cohérence du sens produit.

Ce pluralisme paradigmatique ne résout pas les tensions théoriques, il les expose. La coexistence de cadres hétérogènes met en lumière des désaccords fondamentaux portant sur la nature du réel, la conception de la connaissance scientifique et les critères de validité des connaissances élaborées. Ces fractures renvoient, explicitement ou non, à l'erreur épistémique (*epistemic fallacy*), c'est-à-dire à la réduction de la question de « ce qui est » à celle de ce que nous pouvons connaître.

1.2. L'erreur épistémique ou « *epistemic fallacy* » : réduction du réel aux conditions de sa connaissance

Pour Piaget, le réel n'est pas donné d'emblée comme une structure extérieure immuable : il est constitué progressivement par l'activité cognitive du sujet — à travers l'assimilation, l'accommodation, et l'interaction avec l'environnement. En d'autres termes, la connaissance n'est pas simplement une copie d'un réel

indépendant (empirisme) ou une représentation interne préexistante (idéalisme) : elle est un **processus continu de construction**, où les structures cognitives sont modifiées en fonction de l'expérience. La connaissance du monde se constitue au fur et à mesure que le sujet agit, organise et coordonne ses schèmes cognitifs en réponse à des stimuli extérieurs (Piaget, 1937).

Piaget reconnait ainsi l'existence d'un monde réel externe qui existe indépendamment du sujet. L'épistémologie Piagétienne suppose donc un monde matériel relativement stable qui n'est pas purement projeté par la conscience, mais qui existe en soi, même si la connaissance n'est possible qu'à travers l'action et l'interaction.

Dans la construction du réel chez l'enfant Piaget (1937) affirme que l'activité du sujet (assimilation) ne se réduit pas à une simple absorption passive de l'environnement : **le monde oppose une résistance** qui force l'adaptation cognitive (accommodation). C'est bien l'expression d'un réel indépendant qui impose des contraintes au sujet, et qui n'est pas entièrement réductible aux schèmes mentaux du sujet. Le monde extérieur n'est pas une simple construction de l'esprit — il résiste à l'action et contraint la pensée. L'enfant finit par concevoir l'espace comme un cadre stable, l'objet comme permanent, et les relations de causalité comme régulières plutôt que contingentes.

Des hypothèses ontologiques implicites semblent se dessiner : Piaget ne voit pas le monde comme un chaos indifférencié : il suppose que des structures stables et invariantes (espace, temps, causalité) se présentent progressivement à l'enfant, et que l'intelligence finit par les objectiver comme des régularités du monde externe. Cette organisation n'est pas simplement construite par l'esprit mais plutôt découverte par le biais de l'interaction — l'organisme se coordonnant avec des invariants du milieu : l'organisme ne copie pas le milieu ; il s'y équilibre par des régulations internes en interaction avec des contraintes externes (Piaget, 1967b).

La connaissance est un système de transformations construit par le sujet, mais ces transformations réussissent seulement parce qu'elles s'inscrivent dans les régularités d'un monde réel structuré, qui contraint l'activité cognitive comme le milieu contraint l'organisme vivant. Dans cette perspective, Piaget nous invite à établir une claire distinction entre la connaissance du monde (niveau épistémique) et le monde lui-même (niveau ontologique). Chez Piaget, le réel n'est pas réduit à ce que le sujet pense, il contraint, résiste, provoque des rééquilibrations. Il n'y a pas dissolution du réel dans la connaissance. Ce point est décisif : en distinguant explicitement niveau ontologique et niveau épistémique tout en maintenant leur articulation dynamique, Piaget anticipe précisément la critique formulée ultérieurement par Bhaskar sous le terme d'« erreur épistémique ».

1.3. Deux approches contemporaines qui évitent l'erreur épistémique

La confusion entre les niveaux épistémique et ontologique évoquée précédemment a été dénoncée par Bhaskar (1998a) sous l'appellation *epistemic fallacy*. Celle-ci est fréquemment réalisée, en particulier dans les référentiels positivistes et interprétativistes qui réduisent le domaine de « ce qui est » au domaine de « ce qui est connaissable » (Mingers, 2004). Pour les positivistes, ce qui ne peut pas être observé ne peut pas exister. Pour les interprétativistes, ce qui est perçu est considéré comme étant ce qui existe réellement. Les constructivistes pragmatiques et les réalistes critiques sont particulièrement attentifs à ne pas commettre cette confusion. Les premiers affirment que seule l'expérience humaine est connaissable mais ils ne nient pas qu'un réel puisse exister et qu'il puisse être indépendant de l'attention humaine (Glasersfeld, 2001). Les réalistes critiques postulent l'existence d'un réel indépendant de l'attention que peut lui porter un observateur cherchant à le décrire, et en même temps ils reconnaissent que la connaissance est une construction humaine, toujours historiquement et socialement située (Bhaskar, 1998a).

L'erreur épistémique ne se manifeste pas uniquement sous des formes explicites, mais peut également prendre des formes implicites, plus subtiles, au sein de cadres théoriques pourtant distincts. Ainsi, comme le souligne Smith (2006), les positivistes logiques commettent cette erreur lorsqu'ils soutiennent qu'une proposition est dénuée de sens si elle n'est pas empiriquement vérifiable, confondant alors les conditions de possibilité de la connaissance avec

les conditions de l'existence. Une forme symétrique de cette erreur peut être observée dans certains travaux interprétativistes. Smith prend notamment appui sur l'analyse d'Avgerou (2002), qui affirme que le fait que la diversité sociale ne puisse être « lissée » par des théories et pratiques universalistes impliquerait nécessairement une posture relativiste. Or, comme le montre Smith, il ne découle pas logiquement de l'incapacité des théories universalistes à expliquer adéquatement la diversité sociale que le monde serait dépourvu de toute base rationnelle permettant de départager des thèses concurrentes. Ces deux questions relèvent de registres distincts : l'une concerne les limites explicatives de certains types de théories, l'autre le statut ontologique et épistémique du réel. En assimilant l'échec des lois universelles à une propriété du monde lui-même — à savoir son caractère irréductiblement relativiste — l'argument interprétativiste opère un glissement de l'épistémique vers l'ontologique, et commet ainsi une erreur épistémique. Le problème auquel Avgerou est en réalité confrontée ne tient pas à l'inexistence de mécanismes explicatifs rationnels, mais à l'inadéquation des formes universalistes de causalité pour rendre compte de la diversité empirique observée. Ce déplacement implicite du niveau des théories vers celui de l'être constitue, pour Smith, l'un des symptômes majeurs de l'erreur épistémique dans les débats contemporains en sciences sociales.

Deux paradigmes épistémologiques en sciences de gestion, s'inscrivent dans la lignée de Piaget en évitant l'erreur épistémologique, même si nous le verrons par la suite c'est de façon très distincte : le constructivisme pragmatique et le réalisme critique.

2. Le constructivisme pragmatique : une épistémologie de la connaissance en action

2.1. Les hypothèses fondatrices du constructivisme pragmatique

L'introduction explicite de la notion d'« épistémologie constructiviste » revient à Piaget en 1967. Son projet ne consiste pas à relativiser la connaissance, mais à comprendre les conditions de sa construction et de sa validité. Le constructivisme radical de Glasersfeld (1984, 2001, 2005) s'inscrit directement dans cette filiation, en « radicalisant » les implications épistémiques et ontologiques du constructivisme piagétien. Toutefois, la désignation même de ce courant a fait l'objet de débats terminologiques révélateurs d'enjeux théoriques importants.

Le terme « constructivisme radical » a en effet souvent été mal interprété, certains y voyant une négation de l'existence du réel. Glasersfeld (2001) réfute explicitement cette lecture : le constructivisme radical ne conteste pas la possible existence d'un réel indépendant ; il conteste seulement que nous puissions connaître rationnellement un réel au-delà de notre expérience. En 2005, il précise que l'épithète « radical » — employée dès 1974 dans son interprétation du constructivisme piagétien — doit être comprise dans le sens que William James (1976 [1912]) donnait à l'« empirisme radical », c'est-à-dire comme un retour aux racines, sans compromis. Il s'agissait de distinguer sa position d'un « constructivisme trivial », qui réduisait la construction de connaissances à leur acquisition progressive sans en examiner la portée épistémique et ontologique. Le qualificatif « radical » visait donc à marquer une exigence conceptuelle, non à défendre une forme extrême de relativisme.

C'est précisément pour lever ces ambiguïtés que les termes « constructivisme téléologique » (Le Moigne, 2001, 2007 ; Avenier, 2010b) et surtout « constructivisme pragmatique » ont été proposés. Le qualificatif « téléologique » met en lumière le caractère intentionnel et finalisé du processus de connaissance : connaître, c'est comprendre une situation et en construire une représentation en vue d'un certain but. Le terme « pragmatique » est cependant apparu plus pertinent car il souligne que la justification des connaissances ne repose pas sur une correspondance supposée à un réel indépendant, mais sur leur capacité à éclairer des actions intentionnelles (Avenier & Parmentier Cajaiba, 2012). Le mot « pragmatique » est ici entendu dans son sens philosophique, notamment dans la tradition de William James (1976/1912) et de John Dewey (1938) : une connaissance vaut par ses conséquences opératoires. La mise à l'épreuve empirique d'un modèle est donc pragmatique : elle consiste à examiner si, dans un autre contexte, sa recontextualisation permet de produire des repères

fonctionnellement adaptés et viables pour une intervention orientée vers un but (Avenier, 2011). La résistance des situations constitue ainsi un critère de validation, sans pour autant requérir de poser des hypothèses ontologiques fondatrices explicites.

Sur le plan épistémique, l'hypothèse centrale du constructivisme pragmatique pose que, dans tout processus de connaissance, ce qui provient de la situation étudiée est indissociablement entremêlé à ce qui provient du chercheur. Cette position conduit à un relativisme épistémique — la connaissance est située, dépendante des conditions de sa production et de ses finalités. Toutefois, cette relativité ne signifie pas que « tout se vaut ». Les constructions conceptuelles sont soumises à des exigences de cohérence interne, d'explicitation méthodologique et d'épreuve pragmatique dans l'action. Autrement dit, le constructivisme pragmatique déjoue le relativisme de jugement en substituant à l'idéal de vérité représentationnelle un critère de viabilité opératoire.

Une spécificité majeure de ce cadre tient à son refus de poser des hypothèses ontologiques fondatrices en raison de l'hypothèse épistémique fondatrice du constructivisme pragmatique (Glasersfeld, 2001 ; Avenier, 2011). Considérant qu'on ne peut pas connaitre rationnellement un réel à partir de son expérience de ce réel, Glasersfeld adopte une position agnostique vis-à-vis du réel. Sans affirmer ni contester la possible existence d'un réel indépendant, Glaserfeld (2001) considère que le programme scientifique du constructivisme radical est de développer des connaissances relatives à ce dont on fait l'expérience et non pas à ce qui existe. La question ontologique est donc sans objet. Ce positionnement distingue nettement le constructivisme pragmatique du « paradigme constructiviste » de Guba et Lincoln (1989). Ce dernier repose explicitement sur une hypothèse de « relativisme ontologique », affirmant le caractère relatif de tout ce qui existe et l'inscrivant dans une perspective postmoderne plutôt que pragmatiste (Avenier, 2011). En combinant relativisme ontologique et relativisme épistémique, le paradigme de Guba et Lincoln se rapproche de l'interprétativisme, comme ces auteurs le reconnaissent eux-mêmes lorsqu'ils écrivent : « *Le paradigme constructiviste, également appelé paradigme naturaliste, herméneutique ou interprétatif (avec de légères nuances de sens)* » (Guba et Lincoln, 1989, p. 83).

Ainsi compris, le constructivisme pragmatique ne constitue ni une variante modérée du postmodernisme ni un simple prolongement de l'interprétativisme. Il propose une voie spécifique : maintenir un relativisme épistémique assumé tout en évitant le relativisme de jugement, en fondant la validité des connaissances sur leur capacité à produire une intelligibilité opératoire face à la résistance des situations.

Dans le constructivisme pragmatique, le fait de ne pas postuler d'hypothèse fondatrice d'ordre ontologique rend possible de poser toutes sortes d'hypothèses de travail d'ordre ontologique, dont celles de tous les autres cadres épistémologiques (réalisme critique, positivisme, interprétativisme, etc.). Cette capacité lui procure une propriété importante qu'il est le seul paradigme épistémologique à détenir : pouvoir développer des compréhensions du phénomène étudié en se plaçant du point de vue de n'importe quel autre cadre épistémologique et ensuite de mettre à l'épreuve dans l'action leur adaptation fonctionnelle et leur viabilité. Ces compréhensions ne prétendent évidemment pas exprimer comment le réel fonctionne, mais offrir des repères pour agir intentionnellement. Cette propriété du constructivisme pragmatique permet de comparer, enrichir, et élargir les compréhensions que l'on peut développer d'un phénomène en ne restant pas enfermé dans un cadre épistémologique dont les hypothèses d'ordre ontologique pourraient ne pas représenter correctement le réel tel qu'il fonctionne.

2.2. Une filiation piagétienne : de la construction cognitive à la construction dans l'action

L'articulation entre une perspective piagétienne et le constructivisme pragmatique permet d'éclairer la production de connaissances en sciences de gestion comme une activité à la fois cognitive et située dans l'action. Dans une filiation piagétienne, la connaissance ne procède pas d'une simple réception du réel, mais d'un processus de structuration progressive au cours duquel le sujet élabore des schèmes opératoires en interaction avec son environnement. Les connaissances scientifiques sont ainsi construites à travers

des opérations d'abstraction, de coordination et de rééquilibration. Le constructivisme pragmatique prolonge cette dynamique vers les pratiques de recherche elles-mêmes : les concepts, modèles et dispositifs méthodologiques sont conçus comme des instruments au service de l'action intentionnelle dans des contextes organisationnels, qui sont destinés à offrir des repères pour l'action. La validité des connaissances ne réside alors ni dans une correspondance directe à un réel ni dans leur seule cohérence interne, mais dans leur capacité à apporter des réponses viables pour agir intentionnellement en situation. Ainsi, la recherche en sciences de gestion peut être comprise comme un processus de construction de connaissances opératoires, où les cadres théoriques fonctionnent comme des schèmes d'intelligibilité et d'action, continuellement révisés en fonction des retours d'expérience de l'action finalisée en contexte. Cette articulation autorise une conception de la scientificité centrée sur la fécondité heuristique et la puissance transformatrice des savoirs produits.

Au niveau ontologique, le constructivisme radical pose qu'il existe bien quelque chose : ce dont on fait l'expérience active. Mais il ne postule aucune hypothèse fondatrice ontologique puisque, compte-tenu de son hypothèse épistémique fondatrice, on ne peut pas savoir pas si ce qui existe est indépendant, ou non, de toute connaissance. Le constructivisme pragmatique infléchit toutefois cette posture en mettant au premier plan une hypothèse implicite déjà présente chez Piaget : celle d'un réel qui, sans être connaissable, manifeste son indépendance par la résistance qu'il oppose à l'action. Le choix du qualificatif *pragmatique* vise précisément à souligner ce point décisif : les constructions cognitives ne sont pas validées par leur correspondance supposée à un réel en soi, mais par leur capacité à soutenir efficacement l'action face à cette résistance. C'est parce que le monde oppose des contraintes irréductibles aux tentatives d'intervention que certaines constructions s'avèrent opératoires et d'autres non. Ainsi, la référence à l'action intentionnelle et à la résistance du monde permet d'introduire un critère de validation non relativiste des connaissances : toutes les interprétations ne se valent pas, puisque seules celles qui permettent d'agir intentionnellement de manière viable dans une situation donnée se maintiennent. Le qualificatif *pragmatique* ne renvoie donc pas à une simple orientation pratique, mais à une position épistémologique précise, destinée à éviter le relativisme du jugement en ancrant l'évaluation des connaissances dans l'épreuve de l'action.

Dans le constructivisme radical — ou, dans sa formulation ultérieure, pragmatique — l'erreur épistémique est en quelque sorte désamorcée en amont : Glasersfeld ne confond pas « ce qui existe » et la connaissance de « ce qui existe », et par prudence, comme nous l'avons vu plus haut, il se refuse même à formuler des énoncés sur « ce qui existe ». Les questions ontologiques ne sont pas pertinentes pour la recherche scientifique dans ce cadre épistémologique, laquelle ne peut porter que sur ce qui est accessible dans le flux de l'expérience. Contrairement à Bhaskar qui a combattu l'erreur épistémique sur le terrain ontologique, le constructivisme radical/pragmatique la contourne en la désamorçant sur le plan même où elle se forme. Chez Glasersfeld, l'évitement de l'erreur épistémique repose précisément sur des hypothèses épistémiques explicites : nous ne produisons des théories que sur ce que nous avons perçu, expérimenté ou conceptualisé dans nos interactions intentionnelles avec le monde. L'argumentation constructiviste consiste ainsi à montrer que toute prétention à décrire le réel « en soi » excède les conditions de possibilité de la connaissance et relève d'une confusion entre les niveaux épistémique et ontologique. Le réalisme critique de Bhaskar (cf. le point suivant) combat l'erreur épistémique en distinguant ontologiquement le réel profond, le réel actualisé et le réel empirique ; le constructivisme radical évite cette erreur puisque, en raison des hypothèses fondatrices de ce cadre épistémologique, la science opère exclusivement dans le registre des constructions cognitives issues de l'expérience active. Ce faisant, Glasersfeld redéfinit le domaine légitime de la connaissance scientifique dans le constructivisme radical et évite ainsi l'erreur épistémique sans adopter de thèse d'ordre ontologique.

En sciences de gestion, les constructivistes pragmatiques s'inscrivent en filiation directe avec les travaux de Piaget et considèrent que : le chercheur construit ses projets de recherche, les cadres théoriques sont

susceptibles d'évoluer, et les connaissances génériques (Avenier, 2010a) sont à recontextualiser en fonction des situations.

3. Le réalisme critique : vers une conception stratifiée du social

3.1. Les hypothèses centrales du réalisme critique

Le réalisme critique s'est progressivement développé à partir des travaux fondateurs de Bhaskar (1978). Il a suscité un intérêt grandissant, notamment dans le champ des systèmes d'information (Mingers et al., 2013), où un nombre croissant de chercheurs soutient qu'il offre une philosophie de fond cohérente et robuste (Carlsson, 2007 ; De Vaujany, 2008 ; Mingers, 2004 ; Mingers et al., 2013). Cette perspective permettrait de dépasser certaines incohérences persistantes entre théorie et pratique, identifiées dans des recherches conduites dans les cadres classiques des paradigmes positiviste et interprétativiste (Smith, 2006).

Le terme « réalisme critique » résulte de la combinaison des expressions « réalisme transcendantal » et « naturalisme critique » (Bhaskar, 1998a). Il renvoie à une hypothèse ontologique réaliste forte selon laquelle il existe un monde indépendant de notre connaissance (dimension intransitive). Toutefois, cette position ontologique s'articule à une redéfinition de la scientificité. Bhaskar affirme que « les sciences sociales peuvent être des sciences exactement au même sens que les sciences naturelles » (Bhaskar, 1998a : xvii). Cette thèse ne repose pas sur une assimilation naïve des phénomènes sociaux aux phénomènes naturels, mais sur une conception réaliste de la science : les sciences sociales peuvent être scientifiques « au même sens » que les sciences naturelles, dès lors qu'elles cherchent à expliquer les phénomènes par référence à des structures et des mécanismes générateurs qui opèrent antérieurement à leur mise au jour et indépendamment de celle-ci. Ce qui fonde la scientificité n'est ni l'expérimentation contrôlée ni la prédiction stricte, mais la capacité à identifier des structures et des mécanismes générateurs.

Dans cette perspective, les phénomènes sociaux, bien qu'ils présentent des caractéristiques spécifiques — dépendance à l'activité humaine, historicité, caractère ouvert — n'en sont pas moins structurés par des relations causales et des mécanismes générateurs (réel profond). La différence entre sciences naturelles et sciences sociales ne réside donc pas dans leur statut scientifique, mais dans la nature des objets étudiés et dans les conditions d'accès empirique à ces objets. Si les sciences de la nature peuvent parfois isoler expérimentalement certains mécanismes, les sciences sociales opèrent dans des systèmes ouverts où les effets observés résultent de la combinaison contingente de multiples mécanismes et conditions contextuelles. Cette contrainte n'invalide pas leur scientificité ; elle implique que leurs explications prennent la forme d'analyses rétroductives (proche d'un raisonnement abductif) visant à identifier les structures et les mécanismes générateurs susceptibles de rendre compte des évènements observés. Ainsi, l'argument de Bhaskar consiste moins à naturaliser les sciences sociales qu'à élargir la conception de la science elle-même, de manière à inclure toute entreprise visant à expliquer des phénomènes par référence à des mécanismes générateurs, qu'ils soient naturels ou sociaux.

Parallèlement, le réalisme critique admet un relativisme épistémique (dimension transitive) : la connaissance est socialement et historiquement construite. Toutefois, cette relativité ne signifie pas relativité du jugement. Toutes les productions théoriques ne se valent pas ; une fois formulées, elles deviennent accessibles à l'examen critique, et il est possible d'éliminer des explications alternatives en confrontant empiriquement leurs effets potentiels (Mingers, 2004). Le réalisme critique combine ainsi réalisme ontologique et faillibilisme épistémique.

Dans le prolongement du réalisme transcendantal, le réalisme critique développe une conception stratifiée du monde. Il distingue le domaine du réel (ou réel profond), composé de mécanismes générateurs et de structures existant indépendamment de l'attention humaine ; le domaine de l'actuel, où se produisent les événements (réel actualisé) ; et le domaine de l'empirique, correspondant aux événements vécus ou observés (réel empirique) (Bhaskar, 1978, 1998b). Les mécanismes générateurs possèdent des pouvoirs

causaux dont l'actualisation dépend des conditions contextuelles ; les structures sociales disposent ainsi de pouvoirs irréductibles à ceux de leurs composantes (Tsoukas, 1989). L'explication causale ne consiste donc pas à établir une association déterministe entre des régularités d'événements, mais à étudier l'activation — ou la non-activation — de pouvoirs causaux dans des contextes spécifiques (Bhaskar, 1998c ; Tsoukas, 1989). La tâche du chercheur est d'identifier les structures, les mécanismes générateurs et les conditions contextuelles responsables des configurations observées.

Enfin, pour Bhaskar (1998b), une des spécificités des sciences sociales tient précisément au fait que leurs objets ne se manifestent que dans des systèmes ouverts. L'absence de systèmes fermés exclut la possibilité de tests décisifs et de prédictions certaines. Il en découle que les critères de développement des théories en sciences sociales « doivent être explicatifs et non prédictifs » (Bhaskar, 1998d, p. 225). La scientificité des sciences sociales ne réside donc pas dans la capacité à prévoir avec certitude, mais dans la production d'explications causales approfondies portant sur des mécanismes générateurs et structures opérant dans des contextes contingents.

3.2. Convergences et tensions avec la perspective piagétienne

Dans les travaux majeurs de Bhaskar, notamment *A Realist Theory of Science et The Possibility of Naturalism*, il n'existe pas de référence directe à Piaget, mais des ponts conceptuels peuvent être établis entre le réalisme critique (Bhaskar) et certaines idées piagétiennes.

Si Piaget et Bhaskar partagent le refus de réduire le réel à la connaissance que le sujet en construit, ainsi que celui du réductionnisme entendu au sens classique comme réduction des niveaux d'organisation complexes à des niveaux plus élémentaires, leur conception du réel diffère cependant profondément. Piaget ne propose pas de conception ontologique explicite du réel : ce dernier intervient principalement comme le pôle indépendant de l'interaction sujet–objet, dont la résistance aux schèmes d'action contraint l'assimilation, provoque l'accommodation et participe ainsi à l'équilibration progressive des structures cognitives (Piaget, 1937, 1967 a et b). Cette conception est également non réductionniste : notamment dans Biologie et connaissance, Piaget insiste sur l'organisation, les régulations et les interactions entre niveaux, de sorte que les structures les plus complexes ne peuvent être simplement ramenées aux propriétés de leurs composantes élémentaires. Le réel piagétien est néanmoins essentiellement appréhendé à travers les contraintes, régularités et transformations auxquelles les constructions du sujet doivent s'ajuster ; la connaissance peut construire des modèles plus ou moins adéquats ou isomorphes à ces transformations, sans pour autant prétendre dévoiler la structure du réel « en soi ». Bhaskar adopte un engagement ontologique beaucoup plus explicite. Le réalisme critique ne se contente pas de postuler l'indépendance du réel à l'égard de sa connaissance : il affirme que le réel est stratifié, différencié et émergent, et qu'il comporte des structures et des mécanismes générateurs dotés de pouvoirs causaux qui existent et opèrent indépendamment de leur actualisation dans des événements et de leur identification empirique (Bhaskar, 1978, 1998 b et d). Cette stratification fonde également son anti-réductionnisme : les propriétés et pouvoirs causaux émergents d'un niveau du réel ne peuvent être intégralement expliqués par leur réduction aux mécanismes du niveau inférieur. Ainsi, alors que Piaget part de l'interaction cognitive et maintient une relative prudence quant à la caractérisation ontologique de ce qui existe indépendamment du sujet, Bhaskar fait de la structure différenciée et stratifiée du réel la condition même de possibilité de l'explication scientifique. La différence majeure tient donc moins à une opposition entre constructivisme et réalisme — tous deux admettent une connaissance construite d'un réel indépendant et refusent une conception réductionniste de ce réel — qu'au degré et à la nature de leur engagement ontologique : relativement minimal et principalement relationnel et organisationnel chez Piaget, explicite, stratifié, émergent et causal chez Bhaskar.

Pour Piaget la question centrale est : Comment connaît-on ? L'auteur se focalise alors sur comment le sujet construit la connaissance, on parle d'épistémologie génétique centrée sur le développement des structures cognitives. Pour Baskar la question fondamentale à laquelle il s'intéresse est : Qu'est-ce qui

doit exister pour que la science soit possible ? On parle d'épistémologie transcendantale centrée sur les conditions de possibilité de la science.

Pour Bhaskar, l'épistémologie doit partir non pas d'une théorie de la connaissance mais du fait empirique que la science existe et fonctionne. Sa question directrice est donc transcendantale : quelles propriétés le monde doit-il posséder pour que l'activité scientifique soit possible ? Pour Bhaskar, puisque la science parvient à expliquer des phénomènes et pas seulement à les décrire, le réel doit nécessairement être structuré, stratifié et doté de pouvoirs causaux indépendants de leur manifestation empirique. La possibilité même de la science implique ainsi de poser des hypothèses ontologiques réalistes minimales : les phénomènes observables doivent être produits par des mécanismes sous-jacents relativement stables, souvent inobservables, dont l'identification constitue précisément la tâche de l'explication scientifique. L'épistémologie transcendantale ne dérive donc pas la science d'une théorie de la connaissance ; elle dérive une conception de la nature du réel pour que la science soit possible.

En sciences de gestion, les réalistes critiques s'inscrivent en filiation directe avec les travaux de Bhaskar et considèrent que : les organisations sont influencées par des mécanismes générateurs et des structures qui existent indépendamment des connaissances que l'on possède ; le réel dépasse toujours ce que l'on observe. Dès lors, la production de connaissances en sciences de gestion peut être comprise comme un processus à double ancrage : génétiquement constructif du point de vue épistémique, mais ontologiquement référé à une réalité organisationnelle qui excède toujours ses modélisations. Cette double perspective autorise une conception à la fois non positiviste et non relativiste de la recherche, où les théories sont en même temps des constructions opératoires et des tentatives faillibles d'identification de mécanismes générateurs constitutifs du réel.

4. La recherche qualitative comme pratique scientifique : perspectives constructiviste et réaliste critique

4.1. Pour une reconnaissance pleine et entière de la recherche qualitative dans les sciences humaines et sociales

Dans les cadres du constructivisme pragmatique et du réalisme critique, l'étude de cas ne constitue pas une étape exploratoire destinée à précéder une validation quantitative ultérieure, comme dans le cadre positiviste (Eisenhardt, 1989) mais un dispositif méthodologique susceptible d'assurer l'ensemble du processus scientifique : production théorique, justification empirique et caractère cumulatif des connaissances.

Dans le constructivisme pragmatique, la complétude de l'étude de cas repose sur une conception différente de la scientificité. Ici, la recherche vise à élaborer des modèles conceptuels permettant de rendre intelligible l'expérience et d'orienter l'action (Avenier, 2011). L'étude de cas constitue l'espace privilégié de construction des savoirs locaux, puis de leur transformation en savoirs conceptuels par modélisation systémique (Le Moigne, 1995, 1999) et/ou mobilisation des outils de la pensée complexe (Morin, 1999) notamment, et montée en abstraction progressive (généricisation conceptuelle, Avenier, 2010a) en liaison avec la littérature académique. L'étude de cas devient alors un laboratoire de modélisation, et non une simple narration empirique. La mise à l'épreuve des propositions ne se situe pas dans une réplication statistique, mais dans leur activation pragmatique : un modèle est justifié s'il fournit des repères opératoires viables face à la résistance des situations organisationnelles. La validité y est fonctionnelle et contextuellement médiée, mais elle n'est pas arbitraire : elle repose sur la cohérence argumentative, la réflexivité méthodologique et l'épreuve dans l'action (Avenier & Thomas, 2015).

Dans le réalisme critique, cette position repose sur une conception stratifiée du réel. Selon Bhaskar (1978, 1998, a & b), la science ne vise pas prioritairement l'établissement de régularités empiriques, mais l'identification de mécanismes générateurs opérant dans des systèmes ouverts. La distinction entre les

domaines du réel empirique, du réel actualisé et du réel profond implique que l'observation répétée d'événements similaires n'est ni nécessaire ni suffisante pour produire une explication scientifique (Tsoukas, 1989). L'étude de cas, en tant qu'analyse contextualisée et approfondie d'une configuration particulière, permet précisément d'inférer — par rétroduction — les structures et mécanismes susceptibles de rendre intelligibles les événements observés (Wynn & Williams, 2012 ; Avenier & Thomas, 2015). Elle devient ainsi un laboratoire explicatif où des hypothèses explicatives peuvent être formulées, comparées à des explications alternatives, mises à l'épreuve sur des données longitudinales et ajustées en fonction des contingences contextuelles. La généralité ne provient pas de la fréquence statistique mais du degré d'abstraction des mécanismes identifiés, de leur pouvoir explicatif et de la clarification de leurs conditions d'activation en contexte.

Dans les deux paradigmes, l'étude de cas est donc capable d'assurer : la production de propositions théoriques nouvelles, leur confrontation empirique systématique, l'explicitation des conditions de validité, et leur intégration progressive dans un corpus cumulatif.

Toutefois ces atouts ne valent que sous la condition de la mise en place d'une méthodologie rigoureuse et en adéquation avec le cadre épistémologique dans lequel la recherche s'inscrit (Avenier et Thomas, 2015).

4.2. Pratiques de recherche dans le paradigme constructiviste pragmatique

Dans le paradigme du constructivisme pragmatique, le processus de recherche vise à élaborer des constructions conceptuelles intentionnelles permettant de rendre intelligible l'expérience active d'un phénomène et d'orienter l'action. La production de connaissances y est conçue comme un processus délibéré d'élaboration de représentations symboliques construites dans l'interaction avec l'expérience et évaluées selon deux critères principaux : leur adéquation fonctionnelle à l'expérience vécue et leur viabilité pour penser et agir en situation. Dans ce cadre, la connaissance possède le statut d'hypothèse plausible, dépendante du contexte et des finalités du processus cognitif, et demeure toujours révisable à mesure que l'expérience évolue.

Sur le plan procédural, une démarche de recherche privilégiée, la méthode dialogique, se déploie selon une dynamique itérative structurée en plusieurs étapes (Avenier et Parmentier- Cajaiba, 2012 ; Avenier et Pascal, 2026). Elle débute par l'identification d'une lacune théorique associée à une problématique pratique persistante, qui conduit à formuler une question de recherche. Cette première étape combine un travail collaboratif avec des acteurs de la situation étudiée pour comprendre finement la problématique et une revue des littératures académique et professionnelle liées à la problématique afin de repérer les limites des connaissances existantes pour affronter la problématique pratique considérée.

Elle se poursuit par une phase de construction de savoirs locaux en collaboration avec des acteurs de la situation de manière à tirer parti de leurs connaissances et expériences pratiques. Ces savoirs locaux sont mis à l'épreuve dans la situation en collaboration avec les acteurs de cette situation, de manière itérative jusqu'à obtenir des repères situés viables pour affronter la problématique.

La troisième étape consiste en une construction progressive de savoirs conceptuels à partir de ces savoirs locaux, par un travail d'abstraction, de modélisation, et de recherche de principes d'intelligibilité sous-jacents à ces savoirs locaux. Des principes d'action (ou propositions opératoires) sont ensuite tirés des principes d'intelligibilité élaborés[1]. Cette phase correspond à un moment central de théorisation où s'articulent raisonnement abductif, comparaison avec la littérature existante et explicitation des choix interprétatifs. La justification du caractère valable des connaissances produites ne repose pas prioritairement sur des tests d'hypothèses, mais sur un double travail épistémique et empirique : le premier consiste en une réflexivité systématique portant sur les présupposés, les concepts et la cohérence du raisonnement ; le second consiste à éprouver les constructions dans l'action. Trois principes structurent cette exigence pour la validation interne de la recherche : l'éthique de la

[1] Pour des exemples de connaissances élaborées dans le constructivisme pragmatique, le lecteur peut utilement consulter les références : Parmentier- Cajaiba et Avenier, 2013 ; et Avenier et Pascal, 2026.

recherche, la rigueur entendue comme approfondissement méthodique continu, et l'explicitation intégrale du processus d'élaboration des connaissances. Ce travail d'explicitation porte sur différents aspects : le cadre épistémologique de la recherche, le cheminement cognitif mené en liaison avec, d'une part, les informations recueillies sur la situation lors des mises à l'épreuve notamment, et, d'autre part, avec les littératures mobilisées ; les éventuelles hypothèses de travail adoptées ; la cohérence des inférences et la transparence des choix interprétatifs.

Les résultats sont alors communiqués aux communautés scientifiques afin d'être discutés, critiqués et intégrés au corpus des savoirs disponibles. Cette communication constitue une étape essentielle, non comme simple diffusion, mais comme moment de mise à l'épreuve intersubjective de la construction conceptuelle.

La validation externe repose quant à elle sur l'activation (dans l'action) des connaissances produites dans des contextes variés. Les constructions conceptuelles sont mises à l'épreuve dans d'autres situations organisationnelles en les recontextualisant pour les adapter aux spécificités des situations considérées, afin d'examiner leur capacité à servir de repères opératoires pour des interventions intentionnelles. Ce processus d'activation constitue le critère décisif de validité pragmatique : les connaissances ne sont pas jugées en fonction de leur correspondance supposée à un éventuel réel indépendant, mais en fonction de leur capacité à soutenir une action intelligible et efficace face à la résistance des situations. Tant qu'une telle activation n'a pas été réalisée, les connaissances ne possèdent qu'une validité locale. La généralisation y apparaît donc progressive, conditionnelle et contextuellement médiée : elle résulte d'un processus cumulatif d'épreuves pragmatiques.

Ainsi, le constructivisme pragmatique substitue à l'idéal classique de vérité représentationnelle un critère de validité opératoire, tout en maintenant des exigences méthodologiques élevées fondées sur la réflexivité, la rigueur argumentative, la traçabilité des opérations cognitives et la cumulativité des constructions conceptuelles. La scientificité ne repose plus sur la découverte de structures supposées indépendantes du sujet connaissant, mais sur la capacité à produire des modèles intelligibles, explicitement construits et effectivement mobilisables pour comprendre et transformer intentionnellement les situations étudiées. Cette conception de la scientificité est particulièrement bien adaptée à la construction de connaissances scientifiques dans les sciences de l'artificiel (Simon, 1996) et notamment dans les disciplines scientifiques associées à des pratiques professionnelles telles que les sciences de gestion (Avenier et Pascal, 2026).

4.3. Pratiques de recherche dans le paradigme réaliste critique

Dans le réalisme critique, l'enquête scientifique peut être comprise comme un processus analytique structuré que l'on peut reconstruire sous la forme d'une séquence logique — souvent résumée par l'acronyme DREI : Description, Retroduction, Elimination, Identification (Mingers et Standing, 2017). La recherche débute par une phase de description visant à expliciter rigoureusement les événements empiriques observés, condition nécessaire pour éviter toute confusion entre expérience et réel profond. Elle se poursuit par une étape de rétroduction (s'appuyant sur un raisonnement abductif), forme d'inférence caractéristique du réalisme critique, consistant à formuler des hypothèses sur les mécanismes générateurs qui doivent exister pour rendre intelligibles les phénomènes observés. Ces hypothèses font ensuite l'objet d'une élimination comparative des explications concurrentes, par confrontation empirique et raisonnement critique, afin de retenir celles qui possèdent le plus grand pouvoir explicatif. Enfin, la phase d'identification vise à stabiliser les mécanismes générateurs retenus comme explication plausible du phénomène étudié. À ce stade, une revue de littérature systématique peut jouer un rôle heuristique décisif : menée en amont ou en parallèle de l'analyse empirique, elle permet d'identifier les mécanismes générateurs déjà théorisés ou empiriquement suggérés dans les travaux antérieurs, fournissant ainsi un réservoir d'hypothèses explicatives à mettre à l'épreuve, affiner ou réfuter. Les travaux méthodologiques de Wynn et Williams (2012) prolongent ce schéma en l'opérationnalisant pour la recherche empirique, notamment par l'étude de cas critique-réaliste, qu'ils structurent autour de principes tels que

l'explicitation des événements, des structures et des contextes, la rétroduction des mécanismes et la corroboration empirique. Dans leurs travaux empiriques ultérieurs, ils montrent que l'identification de mécanismes générateurs repose sur une logique scientifique pluraliste combinant induction, déduction et rétroduction afin d'expliquer comment les événements organisationnels résultent de l'interaction entre structures, actions et contextes (Williams et Karahanna, 2013).

Ainsi, l'apport central de l'approche DREI n'est pas seulement de décrire une logique d'inférence philosophique, mais de fournir une architecture méthodologique permettant d'articuler littérature existante, données empiriques et explication causale dans la construction de la connaissance scientifique.

Dans une démarche réaliste critique, la revue de littérature ne se limite donc pas à cartographier un champ ou à synthétiser des résultats empiriques ; elle constitue une étape analytique visant à identifier les mécanismes générateurs susceptibles d'expliquer les phénomènes étudiés. Contrairement aux revues de littérature descriptives ou purement thématiques, la revue réaliste critique adopte une orientation explicative : elle cherche à repérer, dans les travaux antérieurs, les structures, processus et relations causales proposés pour rendre compte des régularités observées. Cette démarche suppose une lecture analytique des études existantes, centrée non sur leurs résultats empiriques pris isolément mais sur les modèles explicatifs implicites ou explicites qu'elles mobilisent. Elle permet ainsi de constituer un répertoire initial de mécanismes hypothétiques qui pourra être mobilisé lors de la phase rétroduction du processus DREI[2].

Dans cette perspective, la revue de littérature n'est pas une étape préliminaire externe à l'explication scientifique, mais un dispositif heuristique intégré au processus de recherche, contribuant à relier théorie existante, investigation empirique et inférence rétroductive. Elle participe ainsi pleinement de l'objectif central du réalisme critique : identifier les mécanismes générateurs qui rendent intelligibles les phénomènes observés.

Conclusion

Cet article avait pour objectif d'examiner la portée de l'héritage piagétien pour l'épistémologie et les pratiques de recherche en sciences de gestion à partir de la question de l'erreur épistémique. Il met en évidence un double apport : épistémologique, en permettant de penser conjointement le caractère construit de la connaissance et l'existence d'un réel indépendant du sujet connaissant ; méthodologique, en contribuant à asseoir la légitimité des recherches qualitatives.

La comparaison proposée ne conduit toutefois pas à considérer l'épistémologie piagétienne, le constructivisme radical/pragmatique et le réalisme critique comme des cadres philosophiquement compatibles. Elle fait plutôt apparaître des réponses distinctes à une même question : celle de l'articulation entre ce qui existe et ce que nous pouvons en connaître. Piaget maintient conjointement le caractère construit de la connaissance et l'existence d'un réel dont les résistances et régularités contraignent l'activité du sujet, tout en restant prudent quant à la possibilité de caractériser ce réel « en soi ». Le constructivisme radical, puis pragmatique, prolonge cette prudence en limitant les prétentions de la connaissance au domaine expérientiel et en suspendant toute hypothèse fondatrice sur la nature et l'éventuelle indépendance de ce qui existe ; le constructivisme pragmatique y ajoute la viabilité dans l'action comme critère de discrimination des connaissances construites. Le réalisme critique adopte un engagement ontologique plus explicite : il considère le réel comme stratifié et doté de structures et de mécanismes générateurs dont l'identification constitue l'un des objectifs de l'explication scientifique. Piaget fournit ainsi moins un principe d'intégration de ces cadres qu'une matrice permettant de penser la tension entre construction de la connaissance et indépendance du réel, dont constructivisme radical/pragmatique et réalisme critique proposent des développements divergents.

Cette réflexion a également des implications méthodologiques importantes. Dans le réalisme critique comme dans le constructivisme pragmatique, l'étude

[2] Pour des exemples de connaissances élaborées dans le réalisme critique, le lecteur peut utilement consulter les références : Pascal et Al, 2013 ; Polova et Thomas, 2020 et Jubault Krasnopevtseva, 2024.

de cas peut constituer un dispositif de recherche complet, et non une simple étape exploratoire préalable à une validation quantitative. Dès lors que la scientificité n'est pas fondée sur la seule généralisation statistique, elle peut contribuer à la production de propositions théoriques, à l'explication des phénomènes et à leur mise à l'épreuve empirique. Cette conception contribue ainsi à renforcer la légitimité des recherches qualitatives en sciences humaines et sociales.

Enfin, réalisme critique et constructivisme pragmatique présentent tous deux un caractère ouvert et intégrateur, mais sur des fondements différents. Dans le réalisme critique, la stratification du réel permet d'articuler des connaissances produites à différents niveaux d'analyse et d'approfondir progressivement l'identification des structures et mécanismes sous-jacents (Bhaskar, 1978). Dans le constructivisme pragmatique, l'absence d'hypothèse ontologique fondatrice permet de mobiliser des connaissances issues d'autres recherches, disciplines ou cadres épistémologiques comme des compréhensions contextualisées ou des hypothèses de travail, dont la pertinence peut être éprouvée au regard de leur adaptation fonctionnelle et de leur viabilité dans l'action. Ces deux cadres favorisent ainsi, par des voies différentes, l'intégration réfléchie d'une pluralité de connaissances, particulièrement précieuse en sciences de gestion pour appréhender des phénomènes complexes, tout en maintenant clairement la distinction entre les justifications épistémologiques et ontologiques sur lesquelles reposent ces formes d'intégration.

Remerciements et financements

Les autrices remercient les participants au colloque « Après Piaget – De l'épistémologie au champ des pratiques », organisé par le laboratoire DIPHE de l'Université Lumière Lyon 2 et le Centre Jean Piaget de l'Université de Genève, le 28 novembre 2025 à Lyon (France), pour la richesse des échanges et des discussions qui ont contribué à nourrir leur réflexion.

Catherine Thomas remercie également l'Union européenne, à travers la DG INTPA et le projet SENSSEtt, pour le soutien financier ayant permis sa participation à ce colloque.

Déclarations

Conflits d'intérêts

Les autrices déclarent n'avoir aucun conflit d'intérêts.

Normes éthiques

Sans objet.

Disponibilité des données, matériaux et corpus

Sans objet.

Usage d'outils d'intelligence artificielle

Les autrices déclarent avoir utilisé ChatGPT (OpenAI) uniquement pour améliorer la forme rédactionnelle et harmoniser le style d'un manuscrit rédigé conjointement. Le contenu scientifique a été entièrement élaboré et validé par les autrices, qui en assument l'entière responsabilité.

Références

Albert, M.-N., & Couture, M.-M. (2013). La légitimation de savoirs issus de récits autobiographiques dans une épistémologie constructiviste pragmatique. *Recherches qualitatives, 32*(2), 175–200. https://doi.org/10.7202/1084627ar

Amis, J. M., & Silk, M. L. (2008). The philosophy and politics of quality in qualitative organizational research. *Organizational Research Methods, 11*(3), 456–480. https://doi.org/10.1177/1094428107300341

Avenier, M.-J. (2009). La question de la quête d'un « point de vue fondé relativement à un phénomène organisationnel » instruite dans le paradigme épistémologique constructiviste radical. *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels, 15*(35), 49–71. https://doi.org/10.3917/rips.035.0049

Avenier, M.-J. (2010a). Genericization. In A. J. Mills, G. Durepos, & E. Wiebe (Eds.), *Encyclopedia of case study research* (Vol. 1, pp. 422–424). Sage. https://doi.org/10.4135/9781412957397.n156

Avenier, M.-J. (2010b). Shaping a constructivist view of organizational design science. *Organization Studies, 31*(9–10), 1229–1251.

Avenier, M.-J. (2011). Les paradigmes épistémologiques constructivistes : Postmodernisme ou pragmatisme ? *Management & Avenir, 43*(3), 371–390.

Avenier, M.-J., & Parmentier-Cajaiba, A. (2012). The dialogical model: Developing academic knowledge for

and from practice. *European Management Review, 9*(4), 199–212. https://doi.org/10.1111/j.1740-4762.2012.01038.x

Avenier, M.-J., & Pascal, A. (2026). Entretiens croisés avec Jean-Louis Le Moigne et autour de son œuvre : D'un dialogue fondateur à une relecture contemporaine. *Systèmes d'Information et Management* (à paraître). https://doi.org/10.66450/sim.v30i3.03

Avenier, M.-J., & Thomas, C. (2015). Finding one's way around various methodological guidelines for doing rigorous case studies: A comparison of four epistemological frameworks. *Systèmes d'Information et Management, 20*(1), 61–98. https://doi.org/10.3917/sim.151.0061

Avgerou, C. (2002). *Information systems and global diversity*. Oxford University Press. https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199263424.001.0001

Bhaskar, R. (1978). *A realist theory of science*. Harvester Press.

Bhaskar, R. (1998a). General introduction. In M. Archer, R. Bhaskar, A. Collier, T. Lawson, & A. Norrie (Eds.), *Critical realism: Essential readings* (pp. ix–xxiv). Routledge.

Bhaskar, R. (1998b). Philosophy and scientific realism. In M. Archer, R. Bhaskar, A. Collier, T. Lawson, & A. Norrie (Eds.), *Critical realism: Essential readings* (pp. 16–47). Routledge.

Bhaskar, R. (1998c). The logic of scientific discovery. In M. Archer, R. Bhaskar, A. Collier, T. Lawson, & A. Norrie (Eds.), *Critical realism: Essential readings* (pp. 48–103). Routledge.

Bhaskar, R. (1998d). Societies. In M. Archer, R. Bhaskar, A. Collier, T. Lawson, & A. Norrie (Eds.), *Critical realism: Essential readings* (pp. 206–257). Routledge.

Boisot, M., & McKelvey, B. (2010). Integrating modernist and postmodernist perspectives on organizations: A complexity science bridge. *Academy of Management Review, 35*(3), 415–433.

Carlsson, S. A. (2007). Developing knowledge through IS design science research. *Scandinavian Journal of Information Systems, 19*(2), 75–86.

De Vaujany, F.-X. (2008). Capturing reflexivity modes in IS: A critical realist approach. *Information and Organization, 18*, 51–72. https://doi.org/10.1016/j.infoandorg.2007.11.001

Dewey, J. (1938). *Logic: The theory of inquiry*. Henry Holt.

Eisenhardt, K. M. (1989). Building theories from case study research. *Academy of Management Review, 14*(4), 532–550. https://doi.org/10.2307/258557

Glasersfeld, E. von. (1984). An introduction to radical constructivism. In P. Watzlawick (Ed.), *The invented reality: How do we know what we believe we know?* (pp. 17–40). Norton.

Glasersfeld, E. von. (2001). The radical constructivist view of science. *Foundations of Science, 6*, 31–43. https://doi.org/10.1023/a:1011345023932

Glasersfeld, E. von. (2005). Thirty years radical constructivism. *Constructivist Foundations, 1*(1), 9–12.

Goldkuhl, G. (2012). Pragmatism vs interpretivism in qualitative information systems research. *European Journal of Information Systems, 21*(2), 135–146. https://doi.org/10.1057/ejis.2011.54

Guba, E. G., & Lincoln, Y. S. (1989). *Fourth generation evaluation*. Sage.

James, W. (1976). *Pragmatism: A new name for some old ways of thinking*. Harvard University Press. (Original work published 1912)

Jubault Krasnopevtseva, N. (2024). Uncovering mechanisms of leadership as influence process. In *Leadership during a crisis* (pp. 161–188). Routledge. https://doi.org/10.4324/9781003344629-10

Klein, H. K., & Myers, M. D. (1999). A set of principles for conducting and evaluating interpretive field studies in information systems. *MIS Quarterly, 23*(1), 67–94. https://doi.org/10.2307/249410

Le Moigne, J.-L. (1999). *La modélisation des systèmes complexes*. Dunod.

Le Moigne, J.-L. (2001). *Le constructivisme : Tome 1. Les enracinements*. L'Harmattan.

Le Moigne, J.-L. (2007 [1995]). *Les épistémologies constructivistes* (3e éd.). Presses Universitaires de France.

Lewin, K. (1946). Action research and minority problems. *Journal of Social Issues, 2*(4), 34–46. https://doi.org/10.1111/j.1540-4560.1946.tb02295.x

Martinet, A.-C. (Ed.). (1990). *Épistémologies et sciences de gestion*. Economica.

Mingers, J. (2004). Real-izing information systems: Critical realism as an underpinning philosophy for information systems. *Information and Organization, 14*, 87–103. https://doi.org/10.1016/j.infoandorg.2003.06.001

Mingers, J., Mutch, A., & Willcocks, L. (2013). Critical realism in information systems research. *MIS Quarterly, 37*(3), 795–802. https://doi.org/10.25300/misq/2013/37:3.3

Mingers, J., & Standing, C. (2017). Why things happen—Developing the critical realist view of causal mechanisms. *Information and Organization, 27*(3), 171–189. https://doi.org/10.1016/j.infoandorg.2017.07.001

Morin, E. (1999). Le besoin d'une pensée complexe. In E. Morin & J.-L. Le Moigne, *L'intelligence de la complexité*. L'Harmattan.

Parmentier-Cajaiba, A. (2010). *La construction de compétences fondamentales : Une application à*

l'homologation dans l'industrie du biocontrôle (Doctoral dissertation, Université de Grenoble).

Parmentier-Cajaiba, A., & Avenier, M.-J. (2013). Recherches collaboratives et constructivisme pragmatique : Éclairages pratiques. *Recherches qualitatives, 32*(2), 201–226. https://doi.org/10.7202/1084628ar

Pascal, A., Thomas, C., & Romme, G. L. (2013). Developing a human-centred and science-based approach to design: The knowledge management platform project. *British Journal of Management, 24*(2), 264–280. https://doi.org/10.1111/j.1467-8551.2011.00802.x

Piaget, J. (1937). *La construction du réel chez l'enfant*. Delachaux et Niestlé.

Piaget, J. (1967a). *Logique et connaissance scientifique*. Gallimard.

Piaget, J. (1967b). *Biologie et connaissance*. Gallimard.

Polova, O., & Thomas, C. (2020). How to perform collaborative servitization innovation projects: The role of servitization maturity. *Industrial Marketing Management, 90*, 231–245. https://doi.org/10.1016/j.indmarman.2020.06.005

Sandberg, J. (2005). How do we justify knowledge produced with interpretive approaches? *Organizational Research Methods, 8*(1), 41–68. https://doi.org/10.1177/1094428104272000

Simon, H. A. (1996). *The sciences of the Artificial*. 3è edition, MIT Press.

Smith, M. L. (2006). Overcoming theory-practice inconsistencies: Critical realism and information systems research. *Information and Organization, 16*, 191–211. https://doi.org/10.1016/j.infoandorg.2005.10.003

Tsoukas, H. (1989). The validity of idiographic research explanations. *Academy of Management Review, 14*(4), 551–561. https://doi.org/10.2307/258558

Van de Ven, A. H. (2007). *Engaged scholarship: A guide for organizational and social research*. Oxford University Press. https://doi.org/10.1093/oso/9780199226290.001.0001

Weber, R. (2004). The rhetoric of positivism versus interpretivism: A personal view. *MIS Quarterly, 28*(1), iii–xii.

Wicks, A. C., & Freeman, R. E. (1998). Organization studies and the new pragmatism: Positivism, anti-positivism, and the search for ethics. *Organization Science, 9*(2), 123–140. https://doi.org/10.1287/orsc.9.2.123

Williams, C. K., & Karahanna, E. (2013). Causal explanation in the coordinating process: A critical realist case study of federated IT governance structure. *MIS Quarterly, 37*(3), 933–964. https://doi.org/10.25300/misq/2013/37.3.12

Wynn, D., & Williams, C. K. (2012). Principles for conducting critical realist case study research in information systems. *MIS Quarterly, 36*(3), 787–810. https://doi.org/10.2307/41703481

Abstract

To examine the significance of Piaget's legacy for research practices in management studies, this article first seeks to clarify how this perspective helps overcome the epistemic fallacy, understood as the reduction of questions concerning what exists concerning what we can know about it. By distinguishing the ontological and epistemic dimensions without separating them, Piaget's genetic epistemology provides a framework for considering both the constructed nature of knowledge and the existence of a reality that cannot be reduced either to its observable empirical manifestations or to the meanings through which it is apprehended.

The article then examines two contemporary frameworks that extend or reorient this legacy — pragmatic constructivism and critical realism — highlighting their theoretical foundations, their connections to Piagetian thought, and their methodological implications for research. Pragmatic constructivism emphasizes the operational viability of models in action, whereas critical realism grounds the scientific character of research in the retroductive identification of generative mechanisms in open systems. Together, these perspectives invite a reconsideration of criteria for scientific validity and provide renewed support for the legitimization of qualitative research methods, particularly case study research, as fully fledged scientific approaches in management studies.

Keywords: *Management research; Piagetian legacy; epistemic fallacy; pragmatic constructivism; critical realism; research methodologies*

Resumen

Con el fin de examinar el alcance del legado piagetiano en las prácticas de investigación en ciencias de la gestión, este artículo propone, en primer lugar, aclarar en qué medida esta perspectiva permite superar la falacia epistémica (*epistemic fallacy*), entendida como la reducción de las cuestiones relativas a lo

que existe a aquellas relativas a lo que podemos conocer. Al distinguir, sin disociarlas, las dimensiones ontológica y epistémica, la epistemología genética de Piaget ofrece un marco que permite reflexionar conjuntamente sobre el carácter construido del conocimiento y la existencia de un real que no se reduce ni a su manifestación empírica observable, ni a los significados a través de los cuales es aprehendido.

A continuación, el artículo presenta dos marcos contemporáneos que amplían o reorientan este legado —el constructivismo pragmático y el realismo crítico—, poniendo de relieve, en cada caso, sus fundamentos teóricos, sus vínculos con el pensamiento piagetiano y sus consecuencias metodológicas para la investigación. El constructivismo pragmático hace hincapié en la viabilidad operativa de los modelos en la acción, mientras que el realismo crítico basa la cientificidad en la identificación retroductiva de mecanismos generadores en sistemas abiertos. En conjunto, esto conduce a una reinterpretación de los criterios de validez y a una legitimación renovada de los métodos de investigación cualitativos, en particular del estudio de casos, como instrumentos científicos completos en las ciencias de la gestión.

Palabras clave: *Ciencias de la gestión; legado piagetiano; error epistémico; constructivismo pragmático; realismo crítico; metodologías de investigación*